

Entretien avec Pierre Rabhi

Itinéraire(s) d'un voyageur immobile



Propos recueillis par F. D.

Ce que nous lisons peut nous interpeller, mais la rencontre en direct, c'est un langage beaucoup plus puissant, percutant, qui nous prend aux tripes. Quand tu vois ça, si tu es soucieux de la vie et de tes semblables, tu ne peux pas faire comme si tu n'avais rien vu.

Crois-tu avoir une espèce de souplesse liée à ton histoire ? Dans des pays aux cultures très différentes, tu te sens à l'aise partout...

Oui, mes antécédents jouent. Je suis né dans un monde particulier. Si on me demandait où je devais renaître, je choisirais celui où j'étais enfant. Pourtant nous avons des difficultés, souvent nous finissons nos repas, nous avons encore faim. C'est peut-être ce qui a en partie suscité ma vocation...

Que voulait dire le voyage dans ton monde d'enfant, pour ta famille par exemple ?

Nous vivions dans un monde sédentaire puisque c'était les oasis, en parallèle à une société nomade. J'avais une vision très poétisée du voyage : les caravanes qui arrivaient avaient traversé de grands espaces avec leurs troupeaux, leurs dromadaires. C'est toujours fascinant, cette itinérance mystérieuse, profonde. Et là, aussi c'était des voyages de nécessité, ils ne faisaient pas du tourisme !

Étais-tu attiré ?

Je les admirais, ces nomades, mais je n'étais pas tenté. J'étais peut-être trop sédentaire pour aspirer à cette vie-là, bien que mes ancêtres, dont ma grand-mère, étaient nomades.

Ton premier voyage était un voyage de nécessité, ton arrivée en France... est-ce que ça porte le nom de voyage, d'ailleurs ?

Il y a bien fallu que je me déplace, donc c'était un voyage, mais c'était un voyage contraint : c'était la guerre d'Algérie, c'était devenu invivable, et comme je ne pouvais revenir en arrière, dans ma famille, il a bien fallu que je m'exile.

Mais pour moi, soit la vie, soit les circonstances font qu'on se déplace. C'est après qu'on se rend compte que c'est initiatique. On est conduit vers quelque chose dont on ne sait rien. Quand j'étais employé de banque, si on m'avait dit que je serai un jour paysan en Ardèche...

Tout est voyage. Il y a des voyages déterminés, où l'on prend des décisions : « je vais là ». Et il y a le voyage sur un plan plus intérieur : qu'est-ce qui te pousse par là ? Quelle porte j'ouvre ou pas... C'est un grand mystère.

Quels voyages Pierre Rabhi a-t-il fait jusque là ?

J'ai pris peu de vacances, et fait très peu de voyage de loisirs dans ma vie. La plupart du temps, quand je voyage, c'est parce qu'il y a un but précis : des projets en cours, des gens à rencontrer.

Et dès que j'ai fini, je rentre ! Souvent des gens me suggèrent de rester quelques jours pour me balader, connaître la région, etc. Mais non, je ne visite pas. Une fois ma mission accomplie, ma conférence finie, je demande quand est le prochain train... Je n'ai pas l'esprit de touriste. Et j'ai la chance d'habiter un lieu qui est agréable, où je suis bien. Donc je n'ai qu'une hâte, c'est d'y revenir. Par contre, la rencontre des autres est le mobile le plus puissant. Le voyage, c'est la rencontre.

Est-ce que tu as eu des chocs ? De culture, de paysage... En voyage, loin de chez soi, on peut être fragilisé, en perte de repères...

Oui, le contexte douloureux que j'ai rencontré en Afrique noire, où j'ai vu la détresse des gens : c'était au Burkina, dans les années 1980. Ça a été quelque chose d'important dans mon initiation de vie. J'ai compris qu'il y avait deux mondes parallèles : d'un côté, nous avec nos ventres bien pleins et de l'autre côté des gens pour qui avoir un bol de riz pouvait être un problème. C'est d'ailleurs ce qui m'a rendu féroce dans mon engagement. J'ai eu la chance de pouvoir proposer aux gens des alternatives par la terre, par leur propre énergie, leur transmettre de quoi se rendre indépendants.

Ta propre expérience confirmerait que tant qu'on n'a pas vu, ça ne « rentre » pas dans la conscience. C'est aussi ce que beaucoup de voyageurs disent : j'avais lu, entendu parler, mais voir c'est autre chose...